



A-FILIATREULT & CIE

EDITEURS-PROPRIETRES

FEUILLETON du 'CANARD'

Histoire d'un Tigre

L'expérience a été faite, le doute maintenant ne peut être que l'œuvre de la mauvaise foi.

Je vais donner la formule de sauvetage et de salut.

Etes-vous poursuivi par une tigresse dans un désert quelconque, et êtes-vous parvenu, par adresse ou par force, à emprisonner la bête féroce sous un tonneau dont la partie supérieure n'est pas défoncée? avez-vous trouvé le moyen de tirer comme un câble la queue de la susdite bête féroce, et vous cramponnant à elle, avez-vous mis le tonneau entre votre adversaire et vous?

Nous admettons, messieurs, que vous en soyez à ce degré de succès, comme nous y étions le capitaine et moi.

Continuons la formule.

Quand vous vous apercevez que l'animal furieux est doué d'une plus grande force que la vôtre, et qu'au lieu d'être mené par vous, il vous mène, et que, par conséquent, vous ne savez pas où vous vous arrêterez, parce vous ignorez où il s'arrêtera; prenez alors la queue du dit animal féroce comme si vous aviez à la main un câble, une ficelle ou même un simple fil de chanvre ou de lin, tournez la queue sur elle-même, et faites un nœud coulant, un fort nœud à la mariniers, de façon à ce qu'il ne puisse pas glisser ni passer à travers le trou de la bonde du tonneau quand vous lâcherai prise; l'animal trainera alors sa prison derrière lui, mais il cessera de vous traîner avec elle, et vous pourrez fuir.

C'est ce coup hardi, messieurs, c'est cette expérience miraculeuse que tenta avec succès le capitaine Mac-Clenchem.

A peine le nœud fut-il formé avec la queue de la tigresse, que mon ami m'enjoignit de pousser les cris les plus aigus qu'il fut possible; les sous les plus discords sortirent de ma gorge et de celle du capitaine. A défaut d'instruments, je brisai l'une contre l'autre deux bouteilles de vieux rhum qui par hasard se trouvaient dans mes poches, et nous parvîmes à inspirer à la tigresse l'effroi qu'elle avait longtemps su nous inspirer. Nos cris redoublèrent en raison de la vitesse de sa fuite, et bientôt elle se jeta dans un épais fourré, et nous la perdîmes de vue.

Ce coup hardi fut sans contredit le plus beau trait de la vie de mon ami le capitaine; et, malgré sa modestie, il ne put quelquefois se défendre de rappeler cet épisode de ses voyages.

Le nœud coulant est un trait d'une audace et d'une intelligence peu communes. Il y eut un moment terrible à passer, m'a dit depuis mon ami, c'est celui où nous lâchâmes la queue. Qui pouvait nous dire que le nœud ne filerait pas? c'était là tout le problème de notre existence. Et il ajoutait: Tirer les poils de la queue des élé-



BATAILLE DE COQS.

M. Delorme a invité Jean-Baptiste à venir voir battre ses deux vieux coqs.—Epatement de Jean-Baptiste

phants; prendre des crocodiles à la main, dompter des hippopotames tout cela n'est qu'un jeu d'enfant en comparaison de notre nœud de tigre.»

Avec quelle joie, continua le narrateur, nous retrouvâmes sur le rivage nos hommes d'équipage. Les canotiers étaient sur le point de pousser au large; il faisait presque nuit, et toutes les recherches pour nous retrouver avaient été vaines. En voyant sur le sable les traces du passage d'un tigre et les débris de notre repas dispersés, on conclut que nous avions été la proie de la bête féroce.

Arrivés à bord, nous racontâmes nos aventures au capitaine et aux gens de l'équipage, les poils de la tigresse, dont nos mains étaient encore couvertes donnèrent un cachet d'authenticité à notre récit.

Le capitaine Mac-Clenchem fut l'objet des compliments de tous les passagers.

Quant à moi, je ne tardai pas à tomber dangereusement malade. Le délire me prit; on ne parvint à me calmer qu'en attachant le bout d'une grosse corde au pied de mon lit, et en me donnant à la main l'autre extrémité, que je tirais des heures entières, comme s'il se fut agi de continuer encore l'expérience du capitaine Mac-Clenchem.

Quand je fus plus avancé dans la guérison, le docteur ordonna qu'on me mit encore entre les doigts des petites ficelles à l'extrémité desquelles

je me plaisais toujours à faire des nœuds marins.

Je me rétablis enfin, mais lentement; et depuis lors j'ai pris ce type d'insouciance que vous me reprochez quelquefois, et qui me permet de prêter à peine l'oreille aux récits habituels des chasseurs. J'avouerai que ce qui a rapport à la vie plus ou moins accidentée du lapin et du lièvre me trouve peu sensible.

Le récit de M. Robert mit fin aux anecdotes de vénérables qu'on débitait à la taverne d'Aroysmith.

Depuis ce jour, quand un chasseur prélude au récit de ses expéditions, on a inventé, pour le rappeler au silence, une formule qui est devenue proverbiale: Percez lui du tonneau du capitaine Mac-Clenchem, dit-on. Et l'assemblée de rire et d'étouffer par des hurras la voix du conteur.

Convité par un des amis de M. Robert, j'avais été un des auditeurs de son intéressant récit; depuis, j'ai voulu savoir ce qu'était devenu ce brave et intéressant capitaine.

Voilà, à ce sujet, ce que vient de m'écrire M. Robert:

« Monsieur l'abbé. — Vous désirez connaître le sort de mon ami le brave Mac-Clenchem. Il n'est plus de ce monde. Il était d'une nature trop audacieuse pour ne pas continuer ses expériences hardies. Il y a à peu près neuf ans, il s'est embarqué de nouveau. Et, sur le continent indien, témoin de son triomphe auquel je dus la vie, il a voulu renouveler l'épreuve du

nœud coulant. La queue du tigre fut saisie avec bonheur et retenue un moment avec force; mais, par un effet de la fatalité l'animal était atteint d'une maladie cutanée, les poils n'avaient pas d'adhérence à l'épiderme, ils restèrent dans les mains du capitaine, et la queue glissant à travers le trou de la bonde, la tigresse se retourna..... et mon courageux ami cessa de vivre.

« Recevez, monsieur l'abbé, etc. Votre serviteur, « J. ROBERT. »

LIONNETTE.

Lionnette allait sur ses dix-sept ans; c'était une vraie fleur parisienne, poussée en plein bitume et toute imprégnée des fœres et troublantes senteurs des corruptions mondaines.

Un observateur méticuleux eût peut-être trouvé à redire au modelé de son nez et à sa bouche un peu grande; mais ses lèvres pourpres de sang enoadraient de petites dents blanches et aiguës et dans ses grands yeux noirs passaient des lueurs étranges, allumées de désirs innouïs.

La beauté de Lionnette faite pour le flamboiement des soleils factices avait je ne sais quel attrait irrésistible d'une énigme monstrueuse, et ses adorateurs étaient toujours tentés de se demander si cette créature bizarre ne se terminait pas par une queue de poisson.

Livrée à elle-même par la mort de sa mère et la légèreté de son père, Lionnette n'éprouva jamais les étonnements exquis de la jeune fille qui s'éveille lentement de son bouton de rose.

Sous le prétexte de l'armer pour le combat de la vie, son père l'avait habituée à présider ses réceptions d'amis.

— Il faut que ma fille soit dans le mouvement, aimait-il à répéter.

Elle fut bientôt dans le mouvement; la vie légère de son père n'avait plus de secrets pour elle et il lui arrivait souvent de lui donner des conseils sur le choix de ses maîtresses. La bande de joyeux viveurs, amis de la maison la traitait en garçon et personne ne se gênait plus pour raconter devant elle les anecdotes les plus inouïes de la corruption parisienne.

A seize ans, indépendamment de son éducation de patricienne, c'est-à-dire de l'équitation et de quelques notions d'écriture, Lionnette était au courant de toute la littérature contemporaine. Les derniers romans d'Emile Zola l'avaient intéressée par leurs détails scabreux; parfois elle s'arrêtait, rêveuse, les yeux fixes et elle lisait entre les lignes.

Elle avait essayé de lire les abbés galants du XVIIIe siècle, mais leur marivaudage spirituel et fade la faisaient bâiller, et elle leur préférait quelques descriptions médicales, d'un réalisme brutal et serré, de la débauche antique.

Cependant malgré les dépravations raffinées de son imagination, Lionnette était restée pure. Elle semblait prendre plaisir à braver le brasier de l'amour et tout en s'abandonnant au plaisir chatouilleux du « flirtage » à outrance, elle restait calme et froide au milieu des plus ardentes sollicitations.

Les amoureux ne lui manquaient pas; dans tous les bals, raouts ou soirées demi-mondaines où son caprice la conduisait, elle traînait derrière ses jupes un essaim papillonnant de petit jeunes à la bouche en cœur, à la chevelure ondulée et fleurant l'ylang ylang, qu'elle appelait ses caniches.

De temps en temps elle avait pris plaisir à exciter des rivalités jalouses et elle pouvait mettre à l'actif de sa beauté deux duels et une tentative de suicide.

Ces petites aventures semblaient augmenter son amer mépris pour les hommes et la faisaient rire, de ce rire irritant et maladif dans lequel elle transvasait sa vibrante et nerveuse vitalité.

Parmi les amis du père de Lionnette, le poète de la *Chanson des Blés* Marcel R... s'était toujours tenu éloigné de cette fille étrange et dangereuse. Souventes fois, il lui avait fermé la bouche, au milieu d'une conversation trop libre, et l'avait brutalement renvoyée à ses poupées.

Loin de lui en vouloir, Lionnette avait conçu pour le poète une certaine estime respectueuse, une crainte vague, le trouvant supérieur à tous ceux qui marivadaient autour de sa chaise.